JEAN RICHEPIN 1849–1926

L’espéreux

Du haut de la falaise haute
Où soufflent de ses quarante ans
Les durs autans,
L’homme voit se perdre à la côte
Les beaux bateaux de son printemps.

Ils s’en étaient allés naguère,
Oui, naguère, voilà bien peu,
Par un ciel bleu,
Chantant chants d’amour et de guerre
Sous un pavillon vert et feu.

Les passagers et l’équipage,
Vêtus des plus claires couleurs,
Coiffés de fleurs,
Saluaient d’un joyeux tapage
Les horizons ensorceleurs.

C’était toujours la bonne étoile
Qu’ils voyaient la nuit se levant,
Et le bon vent
Qui toujours grand-larguait leur toile !
Et jamais d’écueil à l’avant !

Ah ! ce matin de l’existence,
Où l’on était si gai, si fier,
Sûr de la mer,
Ce matin de prime partance,
Quoi ! ce n’était donc pas hier ?

Hélas ! non. Déjà vingt années
Depuis que ce beau jour a lui !
Espoir enfui,
Étoiles mortes, fleurs fanées,
Comme tout est loin aujourd'hui !

Du haut de la falaise haute
Où soufflent de ses quarante ans
Les durs autans,
L'homme voit se perdre à la côte
Les beaux bateaux de son printemps.

Et de la merveilleuse flotte
Il ne reste que des débris
Pris et repris
Par la vague qui les ballotte,
Noirs, dans ses crachats vert-de-gris.

L'homme descend jusqu'à la grève,
Et, devant les bois, les agrès,
Vus de plus près,
Dans son cœur sanglotant se crève
La poche à fiel des vains regrets.

Et cependant, à la mer basse,
Tous ces lamentables fragments,
Ces ossements
Des bateaux morts, il les ramasse,
Pieux, avec des doigts aimants.

Ah ! Pauvre homme, à quoi tu t'appliques !
D'un tel labeur quel est le prix ?
De ces débris
Que vas-tu faire ? Des reliques,
Spectres de tes espoirs flétris ?

Va, rentre dans ta morne hutte
Où sèche un lit de goëmons.
Rentre et dormons.
Tu n'as plus l'âge de la lutte,
Les bras forts, les larges poumons.

Ton front est nu. Ta barbe est grise.
A lever les moindres fardeaux
Ton maigre dos
Craque comme un tronc qui se brise.
Laisse ces ais et ces guindeaux.

Quel bien tirer de ces épaves ?
Guindeaux pourris, ais vermoulus,
Rien ne tient plus.
C'est usé, rongé par les baves
Des flux, des reflux et des flux.

Crois-tu que c'est ça qu'il réclame
Pour se remettre à flamboyer,
Ton noir foyer ?
Ce qu'il y rampe encor de flamme,
Là-dessous tu vas le noyer.

Rentre plutôt, insensé, rentre.
Viens souffler sur ton pâle feu,
Viens vite, au lieu
De rester, trempé jusqu'au ventre,
A tant besogner pour si peu.

Mais non ! Il s'obstine avec rage,
Et sous les gifles en poudrain
Du vent marin,
Il recueille tout son naufrage
Morceau par morceau, brin par brin.

Et de ce bois, de cette corde,
Crispant ses doigts, arquant son dos,
Ais et guindeaux
Il taille, raboute et raccorde.
Vieilles nefs, devenez radeaux !

Du haut de la falaise haute
L'homme regarde au mauvais temps,
Sous les autans,
Disparaître loin de la côte
Les radeaux de ses cinquante ans.

O sinistre et grotesque flotte !
Pauvres matelots penaillons !
Toile en haillons
Qui sur les mâts craquants grelotte !
Des torchons noirs pour pavillons !

Le vent est fou, la mer méchante.
Pas une étoile au ciel ne luit.
Tempête et nuit !
Pourtant, ces bougres-là, ça chante.
La foi du têtu les conduit.

Le sol de la neuve Amérique,
Que le premier espoir crevé
N'a pas trouvé,
Ils gardent, eux, l'espoir féerique
Qu'ils vont là-bas lui dire Ave.

Où, là-bas ? Sous quels cieux en flore ?
Ils n'en savent rien. Lui non plus.
Mais vogue aux flux !
Quelqu'un la verra bien éclore,
La Thulé des derniers élus !

Et l'homme est rentré dans sa hutte
Pour rêver, couché sur le dos,
A ses radeaux.
Des hymnes de lyre et de flûte
Lui font de sonores rideaux.

Elle revient, l'Armada folle !
Sonnez, cloches ! Canons, tonnez !
Illuminez !
Que l'humaine douleur s'envole !
Les jours futurs, les voilà nés !

O paix, fleuris ! O vin, ruisselle !
O bon pain, tous te mangeront !
Dansez en rond !
C'est l'harmonie universelle.
Les cieux fermés se rouvriront.

Du haut de la falaise haute
L'homme, éveillé par les battants
Des noirs autans,
Contemple, brisés à la côte,
Les radeaux de ses soixante ans.

Un bout de planche, un bout de toile,
L'un et l'autre encore accrochés,
Que les rochers
Mâchent avec leurs dents de squale,
Et que la mer vomit, mâchés,

C'est tout ce qui reste du rêve,
Des matelots, de l'Armada
Qu'il commanda !
L'homme descendit sur la grève.
A l'horizon il regarda.

Puis, les bras las, la tête blanche,
Sur la grande qui retentit,
Seul et petit,
Loque au vent, chevauchant sa planche,
Le cœur plein d’espoir, il partit.